

*Mondes* et de la *Revue de Paris*, par lettres interposées – celles de Buloz insérées dans le journal comme droit de réponse sous peine de poursuites judiciaires. Et on retrouve avec plaisir le style alerte et sympathique de George Sand – lorsqu’elle s’adresse à son ami –, qui devient chargé d’une ironie tranchante dans les critiques qu’elle porte à Eugène de Mircourt, faiseur de pamphlet et diffamateur sériel, pour un libercule qu’il lui a consacré. Cela sans parler, en vrac, d’un charmant débat botanique avec Alphonse Karr, de bribes de nouvelles d’Allemagne de Gérard de Nerval, de la dispute avec la veuve de Balzac (qui ne désirait pas qu’on érige un monument en son honneur) et de la réponse cinglante que lui a fait avoir dans *Le Mousquetaire* le sculpteur Clésinger (278), ou encore de la réaction – longue et détaillée – de Frédéric Gaillardet aux pages des *Mémoires* traitant de la rédaction et de la publication de la *Tour de Nesle*, d’une politesse désuète et sur un ton à donner des frissons. Et pour finir, pourquoi pas, les nombreuses lettres de parfaits inconnus, tous unanimement enthousiastes de pouvoir s’adresser au grand écrivain, y compris quelques mots laudateurs d’un groupe de Haïtiens « trop fiers de vous » (155). De quoi, on le voit, offrir tout de même une lecture guère trop ennuyeuse.

Dumas affirmait : « j’écris de 55 à 60,000 lettres par jour » (29), il n’incluait pas dans ce total, on peut en être sûr, celles consacrées à la correspondance. Même si ce volume comprend en effet bien plus de missives reçues que d’envoyées, sa lecture demeure un plaisir pour tout admirateur du grand romancier, dont on continue, grâce à ce projet dont on se réjouit de lire la suite, de suivre l’existence comme un feuilleton, parallèlement et au-delà de ce qu’il en a dit dans ses *Mémoires*. Arrivé au bout de ce gros tome, on se rend compte du bien-fondé du jugement de Lamartine (connu et de nombreuses fois cité, mais que l’on retrouve ici dans son contexte chronologique): « Mon avis sur vous, c’est un point d’exclamation ! On avait cherché le mouvement perpétuel ; vous avez créé l’entrain perpétuel » (78).

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Sue, Eugène. *Arthur. Journal d’un inconnu*. Texte intégral publié par et avec une présentation de Jean-Pierre Galvan. Paris : Honoré Champion, 2024. 401 p.

Eugène Sue, romancier extrêmement prolifique, admiré de Dostoïevski, et à qui les feuilletons des *Mystères de Paris* et plus tard du *Juif errant* et des *Mystères du Peuple* assurent une place de tout premier rang dans l’histoire du roman – et pas exclusivement de celle du roman populaire – du 19<sup>e</sup> siècle, a eu une existence marquée par quelques changements de direction soudains et surprenants. C’est lors de l’un de ces moments charnière que Sue publie, en 1837, ce roman, *Arthur*, qui détonne quelque peu dans le cadre de la production d’un auteur qui s’était tout d’abord fait connaître pour ses romans maritimes, domaine dans lequel il régnait essentiellement incontesté. Mais le riche dandy qu’avait été Sue finit par s’apercevoir qu’en dépit de son succès, l’argent, qu’il dépense sans compter, ne pousse pas dans les arbres. Criblé de dettes, incapable de poursuivre le train de vie auquel il était habitué, il tente de diversifier ses sources de revenus. Les travaux d’érudition, découvre-t-il, ne renflouent pas suffisamment sa caisse. L’heure est au roman historique. Sue publie ainsi *Latréaumont*, et à la fin de la même année fait débiter dans *La Presse* la publication d’*Arthur*, tout d’abord intitulé *Journal d’un inconnu*, qui deviendra ensuite son sous-titre.

Soutenu par Delphine de Girardin – la femme d’Émile de Girardin, le grand patron de presse, elle-même écrivaine – et aidé de ses conseils, Sue procède donc dans la rédaction de ce roman, dont de larges pans, mais pas la totalité, sont publiés dans le journal, avec nombre d’interruptions. Cela se poursuit jusqu’en juin 1839, alors que paraît le volume complet chez Charles Gosselin. Mais qu’est donc *Arthur* ? Jean-Pierre Galvan l’appelle

« un roman sombre, une autobiographie morale, dans laquelle Eugène Sue explore sans complaisance le mal qui le ronge » (14). Roman psychologique, roman de mœurs, témoignage d'un passage difficile dans la vie de l'auteur, c'est aussi dans une certaine mesure une exception significative dans la production du roi du feuilleton : un roman littéraire, dans le sens le plus convenu et traditionnel du terme. Sainte-Beuve, le grand pourfendeur du « roman industriel » ne s'y trompe pas, qui en tisse les louanges dans la *Revue des deux mondes*.

Sue, dans sa Préface, présente l'intrigue qu'il narre comme une histoire vraie, tirée d'un fait divers rapporté par la presse, et donc aussi loin que possible d'un simple jeu gratuit de l'esprit. Il s'agit, prévient-il, de l'étude d'une individualité au « caractère neuf et bizarre » (19), un personnage combinant intelligence, perception, ouverture idéale aux autres, mais affecté par une « défiance incurable » qui le mène à douter de tout et à ne faire confiance à rien ni à personne, surtout pas à son propre caractère. Le lecteur de l'époque pouvait sans doute deviner dans le personnage des traits développés depuis Senancour ou Chateaubriand par nombre d'écrivains romantiques, fascinés par les symptômes du « mal du siècle ». Et effectivement, très tôt dans le roman, apparaît, posé sur un meuble, allusion symbolique, « le deuxième volume d'*Oberman* » (35). Mais le héros de Sue n'a pas grand-chose du surhomme romantique. Son milieu n'est pas celui, à l'air raréfié, des alpes suisses, ou le dédale des forêts nord-américaines. Arthur est un animal de salon, et c'est bien ce monde-là, *le monde*, comme on avait coutume de le considérer, que Sue connaît à fond, qui forme non seulement le décor de l'intrigue, mais en devient en quelque sorte un des acteurs essentiels, un personnage à plein droit. Sue s'offre alors le plaisir de montrer à loisir à quel point la vie de société de son temps, rigidement formaliste, peut constituer un éteignoir pour les intelligences et les sensibilités. Il met en scène un *monde* qui est un « amas de faussetés, de sottises, de médisances [...] misérable et repoussant » (111). On appréciera tout particulièrement sa démolition en bonne règle des « jeunes chrétiens de salon » (148), ou perce déjà le militant socialiste et laïque qu'il deviendra.

Le roman débute toutefois dans une ambiance qui n'est pas sans évoquer le fantastique. On découvre, dans un village perdu où « on y va... mais on n'en revient pas ! » (28), une demeure fabuleuse sortie tout droit d'un conte de fées. D'autres petites touches, comme un portrait des yeux duquel semblent couler des larmes, apportent aussi une légère sensation de *unheimlich*. Mais l'essentiel demeure le portrait psychologique du héros (un bien piètre héros au fond), rejeton d'une famille ruinée par la Révolution, qui lutte, ou s'efforce de lutter, contre l'influence héréditaire d'un père misanthrope dont les « terribles maximes » (49) empreintes de cynisme lui empoisonnent la vie et l'empêchent de jouir de l'amour et de l'amitié, sans toujours craindre la présence d'arrière-pensées égoïstes et viles chez l'autre. Pour le résumer avec les mots mêmes du personnage, « C'était enfin une lutte perpétuelle entre mon cœur qui me disait : *Crois, – aime, – espère...* et mon esprit qui me disait : *doute, – méprise – et crains !!* » (123)

La lutte d'Arthur contre cette « espèce de monomanie aussi méchante qu'imbécile » (194), qu'il reconnaît mais s'avoue incapable de combattre efficacement, et son esprit obnubilé par « d'inexplicables et chagrines préoccupations » (65) – ce qu'on qualifierait de nos jours d'une dépression caractérisée – suffisent largement à justifier l'intérêt de cet ouvrage, au style soigné mais simple et dont la lecture s'avère aussi facile que passionnante. Les personnages ne sont pas exempts des simplifications de traits typiques du feuilleton du temps (la femme angélique, naïve, innocente et généreuse, un Anglais excentrique, un Italien renégat au service de la Sublime Porte, un baron normand fat et sot...), mais le discours du roman porte aussi, discrètement mais clairement, des revendications sociales significatives, notamment par rapport à la situation de la femme dans la société.

Il faut remarquer également, pour ceux que l'histoire littéraire ne laisse pas indifférents, quelques remarques intéressantes, notamment sur les auteurs anglais qui, en ces années cruciales, ont influencé le plus le développement du romantisme – réflexions qui éclairent utilement l'opinion de Sue sur l'évolution de la littérature et dont voici un exemple :

Autant j'aimais, j'admirais passionnément Walter Scott... Ce sublime bienfaiteur de la pensée souffrante, dont le génie adorable vous laisse, si l'on peut excuser cette vulgarité, la bouche si *fraîche* et si suave... autant je fuyais, je maudissais Byron, dont le stérile et désolant scepticisme ne laisse aux lèvres que fiel et amertume. (122)

Et pour démentir ceux qui, par principe, nient aux auteurs « populaires » la capacité de formuler des pensées hautes ou stimulantes, on peut citer de charmantes phrases aux allures d'aphorisme, telle celle-ci : « Or, un désir qui, soutenu par l'espoir, dure toute la vie, sans être jamais satisfait, me paraît singulièrement approcher du bonheur » (137).

Le bonheur est ici surtout celui du lecteur. Jean-Pierre Galvan doit donc être félicité d'avoir eu l'initiative de reprouver un roman qui montre comment les jugements de l'histoire littéraire sont parfois (en fait, plus souvent qu'on ne le croit) susceptibles à juste titre d'être revus et corrigés. Ses travaux critiques assidus contribuent de manière essentielle à la réévaluation d'un auteur-clé du 19<sup>e</sup> siècle, dont l'énorme popularité a caché aux yeux de certains la valeur littéraire indéniable, abondamment prouvée par ce roman.

*Vittorio Frigerio*

*Dalhousie University*

\*\*\*

Dumas, Alexandre. *Création et rédemption*. Édition de Julie Anselmini. Paris : Folio classique, 2024. 1104 p.

Il y a une légende, tenace, qui veut qu'Alexandre Dumas père, revenu de son long séjour napolitain, bien engagé désormais dans la parabole descendante de sa vie, effacé des mémoires à Paris et s'efforçant de retrouver en province, lors de ses tournées de causeries, quelques bribes de la célébrité dont il avait joui jadis, n'était plus, humainement et littérairement parlant, que l'ombre de ce qu'il avait été. La période des chefs-d'œuvre est alors clairement et étroitement liée à ces années quarante où les succès se suivaient rapidement en série, et il n'est pas inhabituel de lire encore de nos jours que si de la masse de ses autres œuvres, bien peu ont surnagé, c'est que peu d'entre elles arrivaient à la hauteur de la saga des mousquetaires ou de celle de Monte-Cristo (et accessoirement, que Maquet n'était plus à ses côtés).

Les légendes, Dumas s'y connaissait. La sienne propre tout d'abord, construite dans ses *Mémoires* et alimentée par un goutte-à-goutte ininterrompu de confidences plus ou moins autobiographiques et plus ou moins fiables dans ses articles, ses causeries, ses romans aussi. Mais celle que le temps et une critique peu regardante lui ont collé sur le dos, l'assimilant, lui modeste feuilletoniste, au crapaud de la fable voulant se faire aussi gros que les bœufs littéraires – qui n'étaient pas des moindres – de son temps, tout en ayant l'avantage de fournir une allégorie morale élémentaire et satisfaisante (une fois la bulle de la pub dégonflée, il ne reste plus grand-chose du prétentieux crapaud), offre tout de même le désavantage notable de ne correspondre en rien à la réalité des faits. S'il fallait encore prouver ce qui, après des décennies de redécouverte et de réévaluation de l'œuvre de Dumas, devrait apparaître maintenant comme une évidence, la publication, pour la première fois sous son vrai titre, de ce roman hors normes qu'est *Création et rédemption*, devrait suffire largement à l'affaire.